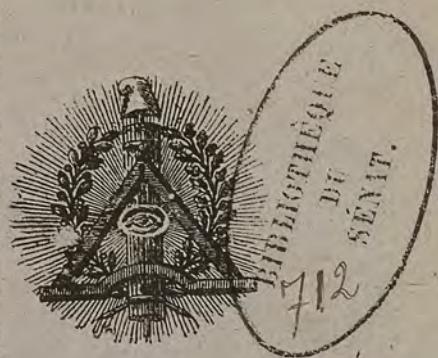


26

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

oo



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTE, EGALITE,
FRATERNITE

LES
DEUX GENTILSHOMMES,
OU
LE PATRIOTISME FRANÇOIS,
COMÉDIE EN DEUX ACTES
ET EN PROSE.

Par M. LEGRAND, de Soissons, Acteur
dans la Troupe de M. Clairanson.

*Représentée pour la première fois sur le
Théâtre de Grenoble, le 26 Mars 1790.*



A CHALON S. S.

De l'Imprimerie de DELORME DELATOUR,
Imprimeur du Roi et de la Ville.

1790.

PERSONNAGES.

Le Baron DE ZÉNANVILLE, ACTEURS.

Uniforme de Colonel de Milice
Nationale.

M. BONNÉTI.

ZÉLIE, fille du Baron. M^{me}. DESPLASSES.

FLORINE, Suivante de Zélie. M^{me}. DUVERSIN.

Le Marquis DE SALIGNAC,
en Frac du matin.

M. PABAN.

LE BRUN, Valet-de-Chambre
du Marquis.

M. BELLEROCHE.

L'AVANCÉ, Régisseur des
Fermes.

M. DUCROISY.

FERTÉ, Fermier du Baron,
Uniforme de Capitaine de Milice
Nationale.

M. PETIT.

LOUIS, fils de Ferté, Garde
Française, en Uniforme du Corps. M. BEAUPRÉ.

ROSETTE, petite sœur de
Louis.

M^{lle}. LEGRAND.

Un LAQUAIS en Livrée.

M. DUMONTEY.

Deux VOLEURS.

Mrs. DURAND et
DEVILLE.

Troupes de Paysans en Uniforme de Milice Nationale.

*La Scene est aux environs de Dôle, dans
un Village où est situé le Château du
Baron.*

DE DIXIÈME

*A Messieurs les Officiers Municipaux et
Commandans de la Garde Nationale de
Chalon-sur-Saône.*

MESSIEURS,

*La Prise de la Bastille m'ayant
fourni le principal Acteur de ma
Pièce, je n'ai pas cru devoir balancer
un instant de le reproduire au Théâtre ;
il eût été à désirer, pour vous et pour
moi, Messieurs, que ma plume fut
plus célèbre, mais comme nous sommes
dans le siècle des choses incroyables.*

j'engage mes Amis à croire que je ne
me suis pas servi du Teinturier. J'ai
parlé d'après mon cœur, et c'est à
vous, Messieurs, que j'en appelle.
Puisse ce foible Ouvrage me mériter
votre estime.

Je suis avec respect, Messieurs,

Votre très-humble et très-
obéissant Serviteur,

LE GRAND, de Soissons,
Acteur de la Troupe de
M. Clairautson.



LES
DEUX GENTILSHOMMES,
OU
LE PATRIOTISME FRANÇOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, FERTÉ, *et plusieurs Paysans en uniforme.*

LE BARON, *s'adressant principalement à FERTÉ.*

EN vérité, mes bons amis, je suis sensible à votre attachement pour moi, j'ose me flatter que pour servir sa Patrie et son Roi, vous ne pouviez mieux choisir.

FERTÉ.

Ma foi, M. le Baron, je me sens quatre fois plus de courage depuis que je porte cet Uniforme ; il me rappelle que je traitois de folie le parti que mon Louis prit, lorsqu'il s'enrôla sous les Drapeaux des Gardes-Françaises ; je l'avois placé à Paris chez un Procureur de mes Parens, et cette nouvelle ne contribua pas peu à abréger les jours de sa mère que je perdis quelque

6 LES DEUX GENTILSHOMMES,

tems après. Je pense bien différemment à présent, et au lieu d'un enfant au Service, je voudrois y en avoir dix, quand je devrois ne me reposer de la journée.

LE BARON, aux Paysans.

Mes amis, voilà les sentimens du vrai Patriote, et je n'ai pas besoin d'ajouter à ce raisonnement pour me persuader que vous pensez tous de même.

LES PAYSANS.

Oui, M. le Baron, oui, notre Commandant.

LE BARON A FERTÉ.

Oh, ça, toi, mon ami, j'espere que tu voudras bien veiller à ce qu'il ne s'introduise en ce Pays aucun Perturbateurs. Je compte sur ton exactitude, (en indiquant les Paysans) et sur le courage de nos Soldats.

FERTÉ et LES PAYSANS se retirent.

SCENE II.

LE BARON, seul.

QUE j'ai de plaisir à m'entretenir avec ces bonnes gens! Ils ont toute ma confiance et j'ai leur amitié. Ah, M. le Marquis, M. le Marquis, souvent vous m'avez reproché ma trop grande familiarité avec eux, mais comparez un instant votre sort au mien; vous êtes environné de Vassaux qui vous méprisent et vous détestent, et moi, j'en suis aimé comme un pere. Mais voici ma fille, jouissons un peu de sa surprise, et voyons comme elle s'y prendra pour me reconnoître.

SCENE III.

LE BARON, ZÉLIE, *entrant et voulant ressortir.*

Cette entrée doit se faire du fond.

AH, pardon, Monsieur, vous voulez sans doute parler à mon pere, je vais l'avertir que vous l'attendez ici.

LE BARON.

Eh, non, non, Mademoiselle, ne vous en donnez pas la peine ? comment Zélie, tu n'as pas reconnu ton pere sous l'Uniforme des Patriotes ?

ZÉLIE.

Ah ! mon pere, je vous en fais mes excuses ; mais si mes yeux m'ont trompée, mon cœur me disoit que vous deviez m'être cher.

LE BARON.

Eh bien, ma fille ? Tu vois augmenter ma gloire, tu vois s'il y a quelque chose de plus flatteur et de plus digne d'envie que de commander à de braves Citoyens.

ZÉLIE.

Mais, mon pere, votre âge ne vous permet guere d'y mettre tout le zèle que ce motif vous inspire, et malgré que mes sentimens soient dictés sur les vôtres, je vous vois avec peine chargé de ce détail.

LE BARON, *avec chaleur.*

Garde-toi bien, ma fille, de penser ainsi ; je sais que le Marquis qui doit incessamment t'épouser me tournera en ridicule, lui qui n'est content d'être Noble que

pour tourmenter ses Vassaux , lui qui n'hésite pas à passer , avec tout son attirail de chasse , à travers un champ de blé , et de faire étriller , par ses gens , l'un de ceux qui s'opposeroient à son passage.

ZÉLIE , avec ame.

Ah , mon pere , puisque vous pensez ainsi , pourquoi me marier au Marquis ?

LE BARON.

Mais , ma fille , ce que je viens de t'en dire n'est chez lui qu'un ridicule et rion un vice du cœur ; le Marquis est brave , bon ami , généreux avec ses égaux , et de la plus grande honnêteté avec le sexe ; ainsi tu vois , ma fille , qu'il peut être bon mari : d'ailleurs je compte beaucoup , pour l'en corriger , sur la douceur de ton caractere.

ZÉLIE , avec instance.

Mon pere , vous me connoissez entièrement dévouée à vos volontés , mais j'ose vous prier de m'accorder encore quelques années ; d'ailleurs , après notre mariage , le Marquis m'emmeneroit dans ses Terres et me priveroit par-là du plaisir de vous voir. Ainsi , mon pere , je vous en supplie , consentez à ce délai et laissez-moi jouir encore de quelques jours de bonheur et de tranquillité.

LE BARON , embrassant Zélie.

Allons , ma fille , sois tranquille , je consens volontiers à ta demande.

Zélie sort.



SCENE IV.

SCENE IV.

LE BRUN, AU BARON.

MONSIEUR, je vous annonce l'arrivée de M. le Marquis, et sans une chaise de poste qui précédent la nôtre, nous serions déjà chez vous ; mais comme M. le Marquis paie bien les guides, il ne tardera sûrement pas à se rendre.

LE BARON.

C'est bon, mon ami, descends à l'office, et rafraîchis-toi, mon garçon.

Le Brun sort.

LE BARON, seul.

Mais j'aperçois une chaise dans la grande allée du Parc, c'est lui, sans doute, il n'est encore qu'à la première barrière, j'aurois le tems d'aller à sa rencontre, la journée est belle, et cela me promenera.

Le Baron sort.

SCENE V.

ZÉLIE et FLORINE, entrant du côté opposé à la sortie du Baron.

ZÉLIE.

EH bien, Florine, j'ai déterminé mon pere à m'accorder encore deux ans pour mon mariage avec le Marquis ; il court un bruit dans le Village que Louis est fait Officier, qu'il a même obtenu la Croix de St. Louis, enfin je ne sais si je dois me livrer à cet

B

LES DEUX GENTILSHOMMES,

es voir, tout le Village en parle. Tu connois mon amitié pour lui. Mon pere, ami du sien, nos âges, enfin tu sais que rien dans notre enfance ne nous empêcha de nous voir et de nous aimer.

F L O R I N E.

Mais, Mademoiselle, Louis doit être un fort joli garçon, on nous l'a dit engagé dans les Gardes-Françaises ; si c'étoit lui qui eut fait cette belle action, en un mot, ce trait d'héroïsme que nous rapportoit ces jours derniers M. le Baron ?

Z É L I E.

Eh bien, Florine, penses-tu que mon pere consentiroit à notre mariage ?

F L O R I N E.

Ma foi, je ne voudrois jurer de rien ; M. le Baron est bon pere, bon citoyen, et n'a rien de la hauteur de certains Gentilshommes ; et je crois que, sans trop d'effort, il pourroit bien donner sa fille à celui qui a planté dans Paris l'étendard de la Liberté.

Z É L I E.

Mais j'apperçois mon pere avec le Marquis. Retirons-nous, Florine, et tâche de t'informer si c'est en effet Louis qui a mérité l'éloge de nos compatriotes.

S C E N E V I.

L E B A R O N , L E M A R Q U I S .

L E M A R Q U I S .

E N vérité, Baron, je vous ai pris de loin pour un Colonel des Gardes-côtes, mais aussi, c'est que cet uniforme

OU LE PATRIOTISME FRANÇOIS. 11

vous donne une tournure incroyable; vous voilà donc, mon cher Baron, déserteur du Corps et Colonel d'une Bannière du Tiers-Etat: ma foi, Baron, si tous nos ennemis étoient aussi rédoutables que vous, vous nous verriez courir avec empressement vers la Suisse et l'Italie.

LE BARON.

Treve de raillerie, Marquis, je suis homme, et par conséquent au rang des braves gens que je commande; ma noblesse ne m'a point tourné la tête, et je suis sûr qu'au fond du cœur vous pensez comme moi.

LE MARQUIS.

A vous parler franchement, je ferois peut-être de même, sans cet impôt territorial, mais je ne puis le digérer, et lorsque je me rappelle que, Noble depuis cinq cens ans, et que mes Ancêtres se sont fait mutiler, pour soutenir les intérêts des Souverains, l'on me range dans la classe du Peuple, je serois tenté de jeter mes titres au feu.

LE BARON.

Je pense le contraire, Marquis, notre Corps s'est effarouché du mot, et ce que la plupart de nous ont pris pour un impôt n'étoit au contraire qu'une marque de confiance du Souverain. l'État est en danger, ce ne sont point des ennemis qu'il faut combattre, c'est la splendeur du Royaume et son crédit qu'il faut relever, l'on a recours à nous, et c'est tout simple. (1) La gloire n'est pas toujours de verser du sang, elle existe encore dans l'homme qui soulage son semblable.

LE MARQUIS.

Mais c'est assez nous occuper de l'État, parlons de votre charmante fille, Baron, je suis honteux de me pré-

(1) Cette dernière phrase doit être dite avec la plus grande effusion d'ame.

senter ainsi devant elle ; mais l'impatience où je suis de lui faire agréer mon hommage me servira d'excuse.

LE BARON.

Je la crois à sa toilette , faisons un tour de Parc, et dans une heure je vous présenterai. Avant tout , je vais la faire prévenir de votre arrivée. (*Le Baron va sonner.*)

FLORINE.

Que voulez-vous , Monsieur ?

LE BARON.

Que fait ma fille ?

FLORINE.

Monsieur , j'acheve la toilette de Mademoiselle.

LE BARON.

Dites-lui que M. le Marquis vient d'arriver , et qu'il brûle du désir de la voir. Dans une heure , nous serons de retour.

FLORINE

Oui , Monsieur.

Elle sort.

SCENE VII.

LE BRUN , *d'un air d'importance.*

PARBLEU , l'on prendroit cette maison-ci pour un Quartier-général , je n'y rencontre que des uniformes ; M. le Marquis avoit bien raison lorsqu'il me disoit , Le Brun , je vois le Baron dans son centre , il commande en cet instant. Aussi ma foi l'ai - je pris de loin pour un Capitaine de la Marine anglaise. (*en se retournant.*) Oh , oh , parbleu , voici un singulier original !

Eh, c'est ma foi ce Financier chez lequel mon Maître m'envoyoit dans les cas *in extrémis* (*en riant.*) comme diable il est équipé, il a l'air d'un recrue qui rejoint la garnison.

M. L'AVANCÉ, *Cocarde de Milice Nationale et panaché,*
d'un ton brusque, s'adressant à L E B R U N.

Bon jour, l'ami, M. de Zenanville est-il au Château ?

L E B R U N.

Oui, et non.

M. L'AVANCÉ, *avec un peu de colere.*

Vraiment, il te sied bien de me répondre ainsi. Sais-tu qu'après sa Patrie et sa fille, je suis ce qu'il a de plus cher au monde.

L E B R U N.

Eh bien, Monsieur, tant mieux pour vous ; mais comme je ne suis pas à son service, je suis libre de vous répondre de la sorte.

M. L'AVANCÉ, *d'un air de regret.*

Ah, pardon, Monsieur.

L E B R U N, *en riant.*

Rassurez-vous, allez, je ne suis pas un Monsieur, est-ce que vous ne me reconnoissez pas ? Cependant je vous ai souvent porté des épîtres de la part de M. le Marquis de Salignac, et il n'y a pas encore quinze jours (qu'il vous en souvienne) que j'étois chargé de rapporter de chez vous 400 louis ; mais comme vous ne vous trouviez pas disposé à me les compter, je me suis rabattu chez un Tréfondier Liégeois, parent de M. le Marquis, (à part) et à qui de tems en tems il fait de ces emprunts.

Eh depuis quel tems êtes-vous chez le Baron ?

LE BRUN.

Nous arrivons.

M. L'AVANCÉ.

Et où sont-ils ?

LE BRUN.

Dans le Parc, à parler de mariage, sans doute.

SCENE VIII.

LE BARON, *rentrant avec LE MARQUIS.*

LE BARON.

NON, Marquis, j'ai donné ma parole à ma fille, et je la tiendrai ; dans deux ans je vous la donne, oui, oui, je vous la donne. (*appercevant M. L'avancé*) Ah, Monsieur L'avancé ! parbleu, je suis ravi de vous voir ; mais, quel bon vent me procure ce plaisir ? Il y a bien long-tems que nous n'avons couru le cerf ensemble.

LE MARQUIS, *faisant signe à LE BRUN de se retirer.*

Comment, Baron, vous connoissez cet homme là ? C'est le plus franc juif que je connoisse ; sa rencontre va me procurer la satisfaction de m'en venger, et je serois bien fâché de ne la pas saisir.

M. L'AVANCÉ

Ah ! M. le Marquis d'honneur je ne le pouvois pas la veille une malheureuse m'avoit enlevé mille louis.

LE BARON.

Comment, Monsieur, vous donnez dans les filles, (*en riant aux éclats*) ah, ah, ah, ah.

LE MARQUIS.

Oui, je me rappelle que le lendemain c'étoit la fable de Paris, mais je veux que le diable m'emporte si je m'étois douté que vous fussiez le héros de l'aventure.

LE BARON.

Mais, revenons à votre voyage; et où allez-vous?
En tournée, sans doute.

M. L'AVANCE.

Moi, je fais comme les autres, tout le monde a peur,
chacun s'enfuit, et moi je gagne la Suisse.

M. LE BARON.

Comment, M. le Régisseur des Fermes, vous abandonnez la France, et dans un moment où vous devriez la secourir! mais savez-vous, que comme Commandant, je dois vous faire arrêter.

LE MARQUIS AU BARON.

Il le mériteroit, sans doute, (*faisant signe comme s'il comptoit de l'argent*) mais il vient peut-être à notre secours; diriez-vous, Baron, que je l'ai vu Directeur des Aides à Rouen. J'aurois gagé qu'il seroit parvenu; il avoit tout le ton du métier, brusque, boufru, mal-honnête, même avec ses parens, au point qu'il a été jusqu'à refuser une place à un Prince qui la lui demandoit pour l'un de ses neveux.

LE BARON.

Ah, vous avez eu tort. Nos parens, nos parens! eh, morbleu, quel plus beau titre à notre reconnaissance! Seroient-ils ingrats, il faut toujours les combler de bienfaits; le cœur se satisfait, et voilà notre récompense.

16 LES DEUX GENTILSHOMMES,
 UN VALET, AU BARON.

Monsieur, plusieurs personnes du Village vous demandent ; il faut croire que ce qu'ils ont à vous dire est bien pressé, car il ne s'en est fallu de rien qu'ils ne pénètrent jusqu'ici.

LE BARON.

J'y vais dans l'instant. Marquis, vous permettez que je donne audience à ces bonnes gens. Si vous vouliez faire la paix avec Monsieur, je vous laissois ensemble ; vous y consentez ?

LE MARQUIS.

Non, Baron, vous me permettrez au contraire d'attendre ici Mademoiselle.

M. L'AVANCE.

Pour moi, je vais, en attendant le dîner, m'occuper dans un coin du jardin à calculer les intérêts de l'Etat.

SCENE IX.

LE MARQUIS.

PARBLEU, ce Financier est d'une plaisante tournure, et son aventure me réjouit. Il se sera bien gardé d'en rien dire à sa femme, elle auroit mis le ménage en rumeur. (*apercevant Florine*) Mais enfin voici Florine ; eh bien, ta maîtresse ?

FLORINE.

Elle descend dans l'instant.

LE MARQUIS.

Sais-tu Florine que l'air de la Campagne te donne une fraîcheur, mais c'est qu'on n'y tient pas. (*voulant l'embrasser*) Mons le Brun en tient à ce qu'il me paroît

pour tes charmes, le drôle à raison, qu'il t'épouse, et je le fais Capitaine de mes Chasses.

FLORINE, faisant une révérence.

Bien obligé, Monsieur, mais je vous assure que ce cadeau ne vous ruinera pas. (*en le tirant à part et comme en confidence.*) Avez-vous oublié, Monsieur, que les Capitaineries sont réformées; mais voici ma Maitresse. (*À part.*) Son air de tristesse ne le flattera sûrement pas.

LE MARQUIS, *en l'abordant et saluant respectueusement.*

Mademoiselle, l'impatience ou j'étois de vous présenter mon hommage, est égale à mon amour, et je puis vous protester que rien ne m'a plus fâché que l'aveu que M. le Baron m'a fait sur le retard de notre himen.

ZÉLIE.

Monsieur, ce retard est fondé sur toute mon amitié pour mon pere, et je ne pense pas que vous puissiez m'en blâmer.

LE BARON, *rentrant avec M. L'AVANCE.*

Que diable faisiez-vous donc dans le jardin? Eh bien, Marquis, je vous ai laissé seul, mais ma foi, mon cher, je n'aime pas à faire attendre après moi; il s'agissoit de secourir une malheureuse famille, et je n'ai rien négligé pour y déterminer mon Régiment; aussi ai-je receuilli le fruit de mes peines, remontrance faite, argent donné, famille secourue, voilà leur devise et la mienne. (*Avec ame.*) Messieurs, Messieurs, c'est moi qui l'ai gravée dans le cœur de mes Vassaux.

M. L'AVANCE.

Mais, Baron, tout cela est fort bon, et le dîner?

C

18 LES DEUX GENTILSHOMMES,
 LE BARON.

Vous avez raison, oui, dînons, et faisons-le bien vite, afin de pouvoir nous livrer ensuite au plaisir de la chasse, (frappant sur l'épaule de *M. L'avancé*) vous l'aimez, je le sais; eh bien, je vais donner mes ordres en conséquence. (*Le Baron sonne.*)

Dites à L'éveillé et à Rustaud qu'ils préparent la meute, je veux chasser après le dîner. Pour vous, Marquis, je ne vous y engage pas, je vous laisserai donc faire les honneurs du Château; allons, allons, Messieurs, à table, à table.

A C T E I I

S C E N E P R E M I E R E.

Le Théâtre représente une Forêt.

L'*o n entend une fanfare, et plusieurs personnes doivent crier, alali, alali, alali.*

LE BARON, *en habit de chasse, traverse le Théâtre en disant :*

Il se fait tard; ah, parbleu, il étoit tems, nos chiens n'avoient encore rien lancé de l'après-midi.

Un moment après que le BARON est entré dans la Forêt, on entend le BARON dire très-haut :

En vérité, Messieurs, je ne possede que ce louis d'or.

Il retraverse le Théâtre tout effaré, et au moment où il veut rentrer dans la Forêt, il est arrêté de nouveau par deux Voleurs qui le saisissent par le collet, en lui présentant chacun un pistolet.

LE BARON à l'air de faire résistance ; il se débat et veut porter la main sur son couteau de chasse.

Je vous assure, Messieurs, que je viens de donner ma bourse à deux de vos camarades.

U N D E S V O L E U R S.

Tu nous en imposes, et tu vas périr.

Au même instant LOUIS paroit.

Il tire son sabre, s'élance sur les voleurs qui prennent la fuite ; l'un des deux lâche un coup de pistolet.

LE BARON.

Ah, Monsieur, que d'obligations, nommez-moi, je vous prie, mon Libérateur.

LOUIS.

Je me nomme Ferté, mon pere est Fermier du Village voisin.

LE BARON.

Comment, Monsieur, je devrois la vie à celui qui nous rendit la liberté ; car, vous êtes sans doute ce Patriote, ce zélé défenseur dont Paris admira le courage.

LOUIS, *avec transport.*

Oui, Monsieur, et vous me rappellez-là un bien beau moment pour moi.

LE BARON.

Mais, pardon, Monsieur, le patriotisme l'emporte sur le danger que je viens de courir ; veuillez m'accompagner au Château, je suis le Baron de Zenanville, (*Louis avec surprise*) je veux avoir la gloire de vous présenter à votre pere ; après vous, c'est le plus brave homme que je connoisse.

Le Théâtre change à vue et représente le premier Salon du Château.

SCENE II.

LE MARQUIS, ZÉLIE, FLORINE, ROSETTE,
petite fille de FERTÉ

LE MARQUIS, *en donnant la main à ZÉLIE.*

MAIS, Mademoiselle, le Jardin de M. le Baron est on ne peut pas mieux soigné, le coup-d'œil en est charmant

ZÉLIE, *au Marquis.*

En vérité, Marquis, cet enfant est étonnant, quelle présence d'esprit, que de réponses adroites et ingénieuses; avez-vous vu, pendant notre promenade au Jardin, combien elle nous a questionné, même embarrassé?

Pendant ce tems, Rosette joue avec une poupee, et paroit s'entretenir avec Florine.

ROSETTE, *s'adressant au MARQUIS.*

Monsieur, vous êtes de Paris, connoissez-vous mon frere? Ah, si vous le connoissez vous devez bien l'aimer, car il est si bon qu'il ne manque jamais de m'envoyer des joujoux par toutes les personnes de sa connoissance, et je suis étonnée qu'il ne vous aie chargé de rien pour moi.

Le MARQUIS, *à ROSETTE.*

Non, ma bonne amie, je ne le connois pas, mais il seroit facile de faire comme lui, et si vous vouliez nous chanter une petite chanson, je vous promets de vous

mener chez un marchand, et de vous laisser choisir dans sa boutique.

ROSETTE.

Eh bien, Monsieur, volontiers, mais il me faut aussi l'agrément de Mademoiselle.

ZÉLIE.

Rosette, vous me ferez grand plaisir, et je me joins au Marquis, pour vous en prier.

ROSETTE.

Eh bien, écoutez-donc :
La Chanson est tout-à-fait nouvelle.

ROMANCE

Sur l'air de la Romance de Renaud d'Ast : *Comment goûter quelque repos.*

APrésent chez les bons Français,
C'est à qui chante la nouvelle
De la Troupe brave et fidèle,
Dont on admire les succès.
Sur cet exploit, l'on se récrie,
Tout Citoyen devient guerrier,
Brûlant d'obtenir le laurier
Que lui présente la Patrie.

Bis.

Dans chaque état, l'on peut trouver
Les vertus comme le courage,
Ils ne sont point un héritage;
L'on sait aujourd'hui le prouver.
Nature, en mère bonne et sage,
Sur ses enfans versa ses dons.
L'orgueil fut père des Blasons,
La raison détruit son ouvrage.

Bis.

ZÉLIE.

En vérité, ma chère petite amie, vous chantez à ravisir ; eh bien Marquis, voilà de nos prodiges de Campagne.

Je suis émerveillé ; à six ans, cette précision est étonnante.

SCENE III.

LE BARON, LOUIS, ZÉLIE, LE MARQUIS, FLORINE et ROSETTE.

LE BARON, *avec enthousiasme.*

MA fille, M. le Marquis, je vous présente mon Libérateur, et le héros de la Capitale ; il y a environ une heure, qu'ayant été attaqué dans la Forêt voisine, par des Voleurs, j'étois prêt à succomber lorsque ce brave homme s'est présenté et les a mis en fuite. Non, non, M. le Marquis, vous n'avez pas d'idée de son courage, il est au-dessus de ce que les nouvelles ont pu nous en dire.

ZÉLIE, *avec surprise et la plus grande émotion.*

Ah, Monsieur ! . . . que d'obligations, et comment reconnoître ?

LOUIS, *avec timidité.*

Ah, Mademoiselle, ne suis-je pas assez récompensé puisque j'ai été assez heureux pour conserver les jours du pere de Mademoiselle de Zénanville.

M. L'AVANCÉ, *les Piqueurs.*

M. L'AVANCÉ.

Mais, ventrebleu, Baron, où vous étiez-vous donc fourré ? Je me suis enroué en criant après vous, mais à la fin, voyant qu'il faisoit nuit, je me suis déterminé à regagner votre Château ; ce n'est pas sans peine, car

ce diable de cerf nous a mené loin , et le cheval que j'ai monté à besoin de repos , je vous en assure.

LE BARON.

Mon ami , je traversois le grand chemin , lorsque j'ai entendu crier alali ; je vous avouerai que , fatigué d'aller à cheval , il y avoit une demie-heure que j'avois prié un Garde-vente de ramener le mien au Château ; à l'instant , où j'allois entrer dans le bois , jai été attaqué par deux hommes : réfléchissant sur la témérité qu'il y auroit de les combattre , je leur ai donné le seul louis que je possédois , et craignant d'en rencontrer d'avantage , j'ai regagné le grand chemin ; lorsque je me suis trouvé de nouveau attaqué par deux autres , qui m'ont mis le pistolet sur la gorge : désespéré , j'ai fait quelque résistance , et j'allois succomber lorsque ce brave homme les a mis en fuite.

M. L'AVANCE , au *Garde-Française*.

Monsieur , vous êtes courageux , et vous en avez fait plus que moi , car à votre place , à leur aspect , je serois mort de frayeur .

ROSETTE , au *Garde-Française*.

Ah ! Monsieur , vous avez bien fait de nous conserver M. le Baron ; car , après mon frere Louis et mon pere , c'est le plus honnête homme que je connoisse .

LOUIS , la prenant dans ses bras .

Comment , ma bonne amie , votre frere s'appelle Louis .

ROSETTE .

Oui , Monsieur , et mon pere nous a dit qu'il venoit de sauver la Patrie .

LOUIS .

Eh bien , ma bonne amie , c'est moi qui suis votre frere .

Rosette sautant à son col et l'embrassant.

FERTÉ, *en uniforme.*

Mon fils, mon cher fils, en croirai-je mes yeux ?
C'est donc toi que les François couvrirent de gloire,
c'est donc toi qui préserva la France du malheur qui
la menaçoit.

LE BARON, *avec chaleur.*

Oui, mon ami, et c'est lui qui vient de sauver mes
jours.

FERTÉ, *avec attendrissement*

Ah, M. le Baron, et comment ?

ROSETTE.

Oui, mon papa, M. le Baron disoit tout à l'heure
qu'il seroit mort sans le secours de mon frere.

(*Rosette tire son papa à l'écart, et a l'air de lui raconter
l'aventure.*)

LE BARON.

Mais, Monsieur, comment reconnoître ?

FLORINE.

Eh bien, Monsieur, si vous voulez, je me charge
de vous acquitter.

*Tout le monde surpris, excepté Zélie et Louis, qui
baissent les yeux.*

LE BARON.

Eh, comment ?

FLORINE.

Tenez, Monsieur, Mademoiselle ne hait pas ce brave
homme, elle m'en a souyent dit beaucoup, mais beaucoup
de bien; vous ne tenez pas au rang; quant à la nais-
sance, M. est fils d'un Laboureur, d'un de vos meilleurs
amis

amis, et vous m'avez dit cent fois que le premier Noble étoit celui qui cherchoit à nourrir son semblable ; eh bien, Monsieur, donnez lui Mademoiselle, et je vous réponds qu'ils ne me dédiront ni l'un ni l'autre.

LE BARON, *avec joie, s'adressant à Ferté.*

Dieux ! seroit-il possible.

LOUIS.

Oui, Monsieur, j'ai toujours aimé Mademoiselle votre fille, mais j'ai trop senti la distance, pour jamais oser lui déclarer mon amour. Si la gloire peut ajouter à ce sentiment, je suis comme vous le voyez, Chevalier, et qui, plus est, riche de dix mille livres de pension ; c'est à ma valeur, c'est à mon courage que je dois ces titres ; mais en cherchant à les mériter, je pensois à Mademoiselle, et c'est à elle seule que j'en dois l'hommage.

LE BARON.

Jeune homme, je te la donne, et de grand cœur ; que de titres n'as tu pas à ma reconnaissance ? Tu m'as sauvé la vie, tu as rendu la liberté à la France entière. Eh qui pourroit payer cette dette, si ce n'étoit moi.

LOUIS.

Ah ! Monsieur, mon bonheur est parfait. (à Ferté)
Mon pere, vous y consentez.

FERTÉ.

Oui, mon fils, mais n'oubliez jamais ce que fait aujourd'hui pour vous M. le Baron ; aimez toujours Mademoiselle, et que votre cœur lui réponde sans cesse de vos actions.

LE MARQUIS, A L'AVANCE.

Je crois, Monsieur, que je puis vous accompagner

D

en Suisse, je jouerois plus long-tems un mauvais personnage; la bourse est elle garnie?

M. L'AVANCE.

Pas mal, et je ferois les avances, aux conditions que nous ferons la paix.

LE MARQUIS.

Soit, mais vous me laisserez prendre ma revanche, et je ferois les honneurs du retour.

LE BARON, AU MARQUIS.

Marquis, je vous manque de parole, mais je me soumets au dédit; j'aime les Patriotes. J'augmente ma famille d'une classe d'honnêtes gens, et je suis heureux. Si quelqu'un vouloit me blâmer sur mon choix, voici quelle seroit ma réponse:

Il protégea mes jours et sauva la Patrie.

Vu par nous Officier Municipal de la Ville de Grenoble, y exerçant la Police, permettons la Représentation, impression et distribution de la ladite Comédie dans le même état où est le Manuscrit.

Fait à Grenoble, le 8 Mars 1790.

MICHON, exerçant la Police.

